

Les **Drôles de corps** (*Podivini*), de M. F. X. Svoboda, ont certes une autre décision et un autre relief, mais c'est aussi toute la différence de la littérature artiste au ton local, et de la vie bourgeoise aux singularités intenses. Une de ces nouvelles, *le Blé lourd*, est cependant aussi caractéristique que possible de certaines individualités paysannes tchèques ou moraves. Il va sans dire que ces cinq nouvelles mettent en scène des exceptions, mais il n'y a pas moyen de les rendre mieux vivantes, d'en mieux accuser les traits, en deux mots de faire plus ressemblant et parfois plus monumental. Si l'on pense ici et là à Maupassant, à M. Abel Hermant ou à M. Schnitzler, ce n'est jamais au désavantage de M. F. X. Svoboda et de sa psychologie minutieuse, apparemment impassible et, tout à coup, si poignante. La force de ces très plastiques récits est en raison directe de leur variété. *L'Ingénieur David* donne la sensation du vertige physique mieux que je ne l'ai jamais, je ne dirai pas éprouvée, mais lue; *la Pénitence*, où passent quelques fortuites analogies avec *la Force de l'évidence*, de M. Abel Hermant, a la rigueur d'une observation scientifique, présentée sous une forme artistique impeccable; *le Docteur Trieb* pousse jusqu'au cauchemar l'étude d'un cas morbide d'injuste jalousie par auto-suggestion, et *l'Inutile*, cas pathologique qui dégénère jusqu'aux confins de la démence, a les allures d'un conte fantastique où règne quelque chose de la fatalité de la vague des mers du Nord, dont les fins paysages forment le cadre du récit. Dans toutes, ou du moins dans quatre de ces après analyses sévit la cruauté de cet irréparable tragique né, bien plus que des circonstances, de l'état moral de héros que leur imagination conduit directement, sinon toujours à l'abîme, du moins aux pires épreuves.

Le 6 juin les journaux slovaques ont commémoré le **Memorandum**, remis il y a cinquante ans par les représentants de la nation au parlement hongrois pour réclamer la juste, la nécessaire, la tôt ou tard inévitable reconnaissance de leurs droits nationaux. C'était une façon de le rappeler à la jeune génération et surtout de récapituler la série des dénis de justice dont les nationalités n'ont cessé d'être victimes en Hongrie, perpétuellement leurrées des plus positives promesses lorsque l'on a besoin d'elles, payées par des ricanements et des quolibets le moment venu de l'échéance. L'incroyable aveuglement d'un Etat qui ne s'aperçoit point que les mêmes injustices reprochées par lui à l'Autriche ne peuvent être devenues subitement le droit, exercées par lui avec aggravation, saute aux yeux à l'examen de ces documents exposés par M. M. Josef Skultety et Pavel Mudron dans les *Narodnie Noviny* de Turčiansky Svätý Martin. Nous ne faisons que les signaler ici. Nous les retrouverons et citerons ailleurs *in extenso*.

Il y a dans le haut journalisme de Prague, parmi bien des gens

de talent, un chroniqueur humoristique qui, sous le pseudonyme de *Zevloun*, a le double don de nous amuser périodiquement et de faire réfléchir ses concitoyens. L'autre jour, à propos des automobiles, lapidés de loin en loin sur les routes tchèques, il hasardait la question : « Y aurait-il des brigands en Bohême ? » Or, au même courrier, parmi les journaux et revues de musique qui, tous, déploraient la mort de Mahler, de Mahler selon les très justes paroles du plus sérieux des critiques spécialistes tchèques, M. Zdenek Nejedly, « le plus grand synthétiste de l'art... celui qui enfin a comblé l'abîme entre la musique pure et la musique à programme par une synthèse supérieure des deux tendances », au même courrier je tombais avec indignation dans la belle *Hudební Revue*, sur ce récit de M. J. Boleska, dont personne à Prague ne se serait avisé de jamais mettre en doute l'honnêteté : Il s'agit des concerts de Mahler à l'Exposition de 1908. « On savait que Mahler, en tant que chef d'orchestre invité, ne jouerait du Beethoven que d'après ses propres textes. Alors le matin de la première répétition générale, il vint déposer entre mes mains le paquet de ses partitions insistant pour qu'il ne fût ouvert que sous ses yeux, au moment de la distribution à l'orchestre. Mais cette fois Mahler ne savait sur qui il tombait ! A peine a-t-il tourné les talons que la partition de *Coriolan* et de la *VII^e symphonie* sont hors du paquet et que deux copistes se mettent au travail, si bien qu'avec le premier geste du bâton de mesure le *secret commercial* (sic) de Mahler était enregistré dans les archives de la *Philharmonie tchèque* ». Conçoit-on impudence plus grande que celle de cette haute notabilité de Prague, qui ose se vanter publiquement d'un tel acte de piraterie ! Que les voyoux des faubourgs et villages tchèques rendent quelques cailloux aux automobiles qui infectent l'atmosphère, rendent les routes dangereuses, couvrent les moissons de poussière, écrasent chiens, volailles et gens, le beau malheur ! C'est un léger prêt pour un gros rendu. Mais cet abus de confiance et ce vol de la pensée et de la critique d'un maître, le cynisme vantard de l'aveu, venant d'un grave personnage, la saleté de ce terme de « *secret commercial* », qui pourtant aggrave le méfait, tout cela allait-il passer inaperçu en Bohême ? Et déjà je me demandais s'il allait m'incomber le douloureux devoir de le signaler à Prague depuis l'étranger ? Mais j'avais compté sans la fière probité de Zevloun. Le lendemain, M. Boleska apprenait qu'il est encore, Dieu merci, des Tchèques capables de faire eux-mêmes la police de leurs routes, celles des domaines de l'intelligence comme les autres. Je dois à M. Zevloun l'une des plus grandes joies de ma vie de théophile et l'en remercie. On est si heureux de n'avoir pas à rougir de ses amitiés.

WILLIAM RITTER.